

LE CERVEAU COMME ENJEU PHILOSOPHIQUE *THE BRAIN AS PHILOSOPHICAL CHALLENGE*

Colloque organisé par le
Centre universitaire de Norvège à Paris (CUNP),
en collaboration avec l'Université de Paris 8.

**Fondation Maison Science de l'Homme, Salle 2
190, avenue de France, 75013 Paris**

Responsables : Pierre Cassou-Nogues, Antonia Soulez et Arild Utaker

**27 mai 2016
9 h 15 – 18 h 00**

« Physiologiste est maître chez soi. Mais philosophe est indiscret partout » (G. Canguilhem).

Indiscret, le philosophe selon Canguilhem sera un perturbateur pour le bénéfice d'une science. Sans une distinction entre science et philosophie, une science court le risque de se dédoubler en scientisme (qui pour les neurosciences signifie un "cérébralisme" : "tout se trouve dans le cerveau"), de s'aveugler sur ses propres présuppositions et enfin de sous-estimer des implications nouvelles de ses découvertes.

Aussi les trois volets de notre colloque seront: A) Le scientisme et l'obstacle qu'il représente pour la compréhension l'activité scientifique, particulièrement en neurosciences. B) En distinguant le cerveau de ses théories scientifiques il faut chercher à comprendre les cadres conceptuels de celles-ci. Est-ce qu'ils prolongent des vieilles conceptions philosophiques (comme le "mind-body" distinction ou une conception de la connaissance comme représentation)? C) Les découvertes des neurosciences doivent ouvrir à une réflexion qui sache penser ce qui est véritablement nouveau dans ce domaine, notamment en ce qui concerne les notions traditionnelles de l'automatisme (comme dans l'intelligence artificielle), d'esprit et de la pensée. Ici, il faut sans doute reprendre à nouveaux frais les rapports entre questions empiriques et questions conceptuelles.

Programme

9 h 15 Ouverture du colloque

9 h 30 – 10 h 30 :

Pascale Gillot : La « philosophie spontanée » des neurosciences cognitives.

10.30 – 11.30 :

Arild Utaker : L'évolution du cerveau humain ; une anthropologie du cerveau ?

11 h 30 – 12 h 30

Roar Høstaker : *Is a neurosociology possible?*

Déjeuner, cantine FMSH, invité par CUNP

13 h 30 – 14 h 30

Jean-Marc Chauvel : Connaissance et modélisation ; comment la science peut-elle parler de l'homme ?

14 h 30 – 15 h 30

Melika Ouelbani : Le cerveau peut-il être un enjeu pour Wittgenstein ?

15 h 30 Café

16 h 00 – 17 h 00

Antonia Soulez : Apport d'une mythologie de l'inconscient selon Freud et Wittgenstein : L'enjeu philosophique d'un point de vue neuroscientifique.

17 h 00 – 18 h 00

Yasmine Kéfi-Ghodbane : Esprit et cerveau chez Wittgenstein

19 h 00 Dîner pour les participants offert par le CUNP, TBA

Résumés

« La « philosophie spontanée » des neurosciences cognitives »

Pascale Gillot

J'examinerai la « philosophie spontanée » des neurosciences cognitives contemporaines, en m'interrogeant sur leur unité et leur cohérence épistémologiques.

Les « neurosciences cognitives », si ambitieux semble leur programme d'une compréhension omni-englobante de la sphère sociale et anthropologique, procèdent d'une collusion étonnante, au regard du registre théorique fondamental qui les sous-tend, à savoir la philosophie de l'esprit et son histoire.

Mon point de départ sera le constat d'un paradoxe philosophique à l'œuvre dans l'apparition des neurosciences cognitives dans les années 1980-1990 : neurosciences cognitives appréhendées à travers la relation qui les unit à la tradition de la « cognitive science ».

En effet, le premier modèle du cognitivisme, dans les années soixante du XXe siècle, s'est construit partir de la critique des théories classiques de l'identité esprit-cerveau, en proposant une théorie computationnelle du mental (l'esprit-ordinateur) dirigée contre la thèse d'un siège spécifiquement ou exclusivement cérébral du mental. Tel était l'enjeu fondamental de la thèse de la réalisation multiple du mental au principe de la première philosophie fonctionnaliste.

Or les neurosciences, quelques décennies plus tard, se sont constituées à partir de l'alliance entre d'une part ce modèle fonctionnaliste lié à une possible mathématisation de l'activité mentale conçue comme procédure algorithmique, abstraction faite du mode d'implémentation neurobiologique de cette activité, et d'autre part la recherche en neurobiologie. Celle-ci, à partir du paradigme de « l'homme neuronal »¹, implique la réactivation de la théorie classique de l'identité mental-cérébral, autrement dit l'hypothèse d'une nécessaire inscription cérébrale de l'esprit.

J'examinerai quelques enjeux de cette alliance théorique « contre-nature », en ce qui concerne en particulier le débat internalisme / externalisme en philosophie de l'esprit : les états mentaux sont-ils nécessairement inscrits dans le cerveau, ou bien ont-ils leur lieu « dans le monde », à l'extérieur de « la forteresse du crâne et de la peau », pour reprendre une expression caractéristique des théories contemporaines de « l'esprit étendu » ?

L'évolution du cerveau humain ; une anthropologie du cerveau ?

Arild Utaker, Université de Bergen

L'évolution du cerveau humain est intrinsèquement liée à l'évolution de notre crâne qui lentement a été transformé à partir de la bipédie des premières espèces humaines. Telle est la thèse de André

Leroi-Gourhan dans son livre « Le geste et la parole ». L'hypothèse de ma contribution est que cette évolution est difficile à comprendre selon la théorie de la sélection naturelle. Tandis qu'à l'époque de Darwin le cerveau était le grand inconnu, les récentes découvertes en neuro-sciences jette une nouvelle lumière sur la spécificité biologique de l'homme. En ce sens, on peut faire le pari que des nouvelles découvertes sur le cerveau va ouvrir à une nouvelle anthropologie.

Is a neurosociology possible?

Roar Høstaker, Lillehammer University college (Norway)

In recent years there has been an “opening towards the environment” in the biological sciences. This concerns, first of all, research into neural plasticity, niche construction and environmental epigenetics. My main interest in this research, as a sociologist, is to try to indicate to what degree these lines of research also can be applied to develop theory in my own discipline. Traditionally sociologists have studied the biological sciences from the outside: they have been scholars from the subfield of ‘sociology of science’ or, more generally, ‘science and technology studies’ (STS). This is not the perspective I will develop in this context, but, instead, is to ask to what extent knowledge from biological research can lead us to ask new sociological questions about the research object of the sociologist: human societies. In this specific paper, I will concentrate on the neurosciences and try to argue that a specific neurosociology is possible even though this ‘subfield’ must be a kind of metasociological reflection over social processes. My perspective is also in need of a set of delimitations from the way social behaviour and social relations are conceptualised within the neurosciences themselves where the aim is usually to say something about a universal human being. In comparison, sociology is almost always about historically constituted societies and their populations. A neurosociological perspective will therefore involve findings from the neurosciences that might shed some light on variations or processes within or between societies without having a universal human being as its aim. Variability is the key to sociological theorising and not universality. What I will do is therefore to discuss different findings from the neurosciences that might shed light on social conditions along three dimensions: a) how our brains are culturally formed, b) how our brains might change when a society goes through a major technical transformation and c) how our moods might be modulated differently depending on social and historical conditions. I will finally conclude that a neurosociological perspective on society must lead to a rehabilitation of some of the views commonly named “Lamarckian” involving the inheritance of achieved properties.

Connaissance et modélisation. Comment la science peut-elle parler de l'homme ? Le cas particulier de l'écoute musicale

Jean-Marc Chauvel

« Nous nous faisons des images des faits » écrit Wittgenstein dans le Tractatus (2.1). Si l'on comprend bien que les faits c'est « ce qui a lieu », il résume là de manière assez radicale un aspect déterminant de la pensée humaine. Le principe de modélisation est permanent dans le fonctionnement des sciences. Pour autant peut-on dire que connaître (*scire* en latin) c'est modéliser, ou de manière plus contondante que la connaissance s'arrête là où l'on n'a plus de modèle ? La question devient plus intéressante encore quand il s'agit de connaître la connaissance elle-même... Peut-on modéliser la connaissance ? C'est un des enjeux centraux des débats scientifiques qui s'ouvrent, sur de multiples fronts.

Prenons la question sous un autre angle. Si « perdre connaissance » c'est perdre conscience, on peut dire que la conscience est bien en quelque sorte la pièce maîtresse de tous le processus et le problème, qui paraissait tabou et intraitable, devient essentiel à toute l'entreprise, ce que la neurologie actuelle commence à très sérieusement réaliser. La conscience serait donc peut-être ce qui nous rend capables de « faire des images », notre capacité intime de modélisation...

On essaiera d'aborder ces questions fondamentales à travers l'exemple plus restreint de l'écoute musicale.

Le cerveau peut-il être un enjeu philosophique pour Wittgenstein ?

Mélika Ouelbani, Université de Tunis

Si la science n'avait pas détourné Wittgenstein de la science vers la philosophie, celui-ci aurait pu être un grand savant et occuper une place en physique aussi importante que celle qu'il occupe en logique et en philosophie. Un tel esprit ne pouvait remettre en question les résultats de la science, ceux-ci faisant, d'ailleurs, partie ou constituant même le patrimoine commun de l'humanité. Il est, en effet, pour lui irrationnel de douter de ce que la science admet à une certaine époque, comme il est insensé d'affirmer ce que la science ne saurait permettre.

Wittgenstein ne pouvait ainsi pas ignorer les résultats expérimentaux d'une neurologie naissante depuis le XIX^{ème} siècle : le fait qu'une altération du langage puisse avoir lieu suite à une lésion cérébrale, ou encore qu'une amnésie puisse succéder à une lésion du cerveau n'avaient, bien sûr, pas échappé à Wittgenstein. Vu sa confiance en la science, il ne pouvait pas négliger les résultats d'une science même balbutiante, même si les mécanismes cérébraux de la pensée ne l'intéressaient pas.

J'essaierai de répondre à ces deux questions : Cette autorité que Wittgenstein accordait à la science fait-elle de lui un scientifique ? Par ailleurs, devant une telle confiance dans la science, comment pourrait-il mettre de côté le rôle du cerveau dans le fonctionnement du langage alors que les troubles du langage, qui sont dus à une défaillance physiologique, seraient dans une perspective wittgensteinienne également des troubles de la pensée, sachant que les deux sont indissociables ?

Apport d'une mythologie de l'inconscient selon Freud et Wittgenstein : L'enjeu philosophique d'un point de vue neuroscientifique.

Antonia Soulez, Pr émérite de l'Université de Paris 8 – St Denis

Je m'attacherai à l'étrange formulation de Wittgenstein de sa « méthode » dans la phase seconde de sa philosophie : « Passer des non sens cachés aux non sens patents » ; cette remarque § 464 des Recherches philosophiques a fait couler beaucoup d'encre. L'encre peut aussi obscurcir le propos. Elle a fait dire que Wittgenstein était un « anti-philosophe ».

Cette méthode présente une affinité remarquable avec la méthode freudienne d'interprétation. J'examinerai le deuxième point sous l'angle de cette affinité. Je montrerai que cette présentation peut être lue comme confortant la stratégie de Lionel Naccache dans son livre *Le nouvel Inconscient* qui est de conserver l'apport précieux de la psychanalyse freudienne à condition de reverser la démarche interprétative de Freud non au compte d'une investigation de l'inconscient, mais au titre de la conscience.

Il resterait en outre à s'interroger sur la stratégie de Lionel Naccache et son rejet de la définition freudienne de l'inconscient par rapport au processus du refoulement.

Esprit et cerveau chez Wittgenstein

Yasmina Kefi-Ghodbane, Université de Tunis

Le problème de la nature des états et processus mentaux et de leurs relations au cerveau occupe une place importante dans les écrits tardifs de Wittgenstein. Les deux grandes théories relatives à ce problème : le parallélisme et le matérialisme y sont finement et soigneusement discutées. En dépit du fait que l'identité entre l'esprit et le cerveau chez les matérialistes semble apporter une solution au problème de causalité que pose la théorie du parallélisme, Wittgenstein dénigre et discrédite aussi bien l'une que l'autre. Toutes les deux, auraient, d'après ce que révèlent les critiques wittgensteiniennes, pensé le problème de la relation entre le mental et le physique en termes de « substance » ou de « structure interne ou cachée », c'est-à-dire, en termes tractatusiens, rejetés par Wittgenstein lui-même et jugés comme trompeurs et égarants. Adoptant le modèle explicatif du langage dans le *Tractatus*, l'appliquant à l'esprit et au cerveau, ni matérialisme ni le parallélisme ne pourraient intégrer la nouvelle philosophie de Wittgenstein.

J'essaierai de montrer, dans mon exposé, que les raisons qui justifient l'attitude critique de Wittgenstein vis-à-vis du parallélisme et du matérialisme, sont à chercher dans sa première philosophie qui ne pose, pourtant pas, le problème du mental.